

Mon mal augmente à le vouloir guérir ;  
 Tout redouble ma peine.  
 Allons, mon âme; et, puisqu'il faut mourir,  
 Mourons du moins sans offenser Chimène.

Mourir sans tirer ma raison !  
 Rechercher un trépas si mortel à ma gloire !  
 Endurer que l'Espagne impute à ma mémoire  
 D'avoir mal soutenu l'honneur de ma maison !  
 Respecter un amour dont mon âme égarée  
 Voit la perte assurée !

N'écoutons plus ce penser suborneur,  
 Qui ne sert qu'à ma peine.  
 Allons, mon bras, sauvons du moins l'honneur,  
 Puisque après tout il faut perdre Chimène.

Oui, mon esprit s'était déçu.  
 Je dois tout à mon père avant qu'à ma maîtresse :  
 Que je meure au combat, ou meure de tristesse,  
 Je rendrai mon sang pur comme je l'ai reçu.  
 Je m'accuse déjà de trop de négligence,  
 Courons à la vengeance ;  
 Et, tout honteux d'avoir tant balancé,  
 Ne soyons plus en peine,  
 Puisque aujourd'hui mon père est l'offensé,  
 Si l'offenseur est père de Chimène.

## ACTE SECOND.

SCÈNE I. — D. ARIAS, LE COMTE.

LE COMTE.

Je l'avoue entre nous, mon sang un peu trop chaud  
 S'est trop ému d'un mot, et l'a porté trop haut.  
 Mais, puisque c'en est fait, le coup est sans remède.

D. ARIAS.

Qu'aux volontés du roi ce grand courage cède :  
 Il y prend grande part; et son cœur irrité

Agira contre vous de pleine autorité.  
 Aussi vous n'avez point de valable défense.  
 Le rang de l'offensé, la grandeur de l'offense,  
 Demandent des devoirs et des submissions  
 Qui passent le commun des satisfactions.

LE COMTE.

Le roi peut à son gré disposer de ma vie.

D. ARIAS.

De trop d'emportement votre faute est suivie.  
 Le roi vous aime encore; apaisez son courroux.  
 Il a dit, JE LE VEUX; désobérez-vous ?

LE COMTE.

Monsieur, pour conserver tout ce que j'ai d'estime,  
 Désobéir un peu n'est pas un si grand crime;  
 Et, quelque grand qu'il soit, mes services présents  
 Pour le faire abolir sont plus que suffisants.

D. ARIAS.

Quoi qu'on fasse d'illustre et de considérable,  
 Jamais à son sujet un roi n'est redevable.  
 Vous vous flattez beaucoup, et vous devez savoir  
 Que qui sert bien son roi ne fait que son devoir.  
 Vous vous perdrez, monsieur, sur cette confiance.

LE COMTE.

Je ne vous en croirai qu'après l'expérience.

D. ARIAS.

Vous devez redouter la puissance d'un roi.

LE COMTE.

Un jour seul ne perd pas un homme tel que moi.  
 Que toute sa grandeur s'arme pour mon supplice,  
 Tout l'État périra, s'il faut que je périsse.

D. ARIAS.

Quoi! vous craignez si peu le pouvoir souverain...

LE COMTE.

D'un sceptre qui sans moi tomberait de sa main.  
 Il a trop d'intérêt lui-même en ma personne,  
 Et ma tête en tombant ferait choir sa couronne.

D. ARIAS.

Souffrez que la raison remette vos esprits.  
 Prenez un bon conseil.

LE COMTE.

Le conseil en est pris.

D. ARIAS.

Que lui dirai-je enfin? je lui dois rendre compte.

LE COMTE.

Que je ne puis du tout consentir à ma honte.

D. ARIAS.

Mais songez que les rois veulent être absolus.

LE COMTE.

Le sort en est jeté, monsieur, n'en parlons plus.

D. ARIAS.

Adieu donc, puisqu'en vain je tâche à vous résoudre :  
Avec tous vos lauriers, craignez encor le foudre.

LE COMTE.

Je l'attendrai sans peur.

D. ARIAS.

Mais non pas sans effet.

LE COMTE.

Nous verrons donc par là don Diègue satisfait.

D. Arias sort.

Qui ne craint point la mort ne craint point les menaces.  
J'ai le cœur au-dessus des plus fières disgrâces;  
Et l'on peut me réduire à vivre sans bonheur,  
Mais non pas me résoudre à vivre sans honneur.

## SCÈNE II. — LE COMTE, D. RODRIGUE.

D. RODRIGUE.

A moi, comte, deux mois.

LE COMTE.

Parle.

D. RODRIGUE.

Ote-moi d'un doute.

Connais-tu bien don Diègue?

LE COMTE.

Oui.

D. RODRIGUE.

Parlons bas; écoute.

Sais-tu que ce vieillard fut la même vertu,  
La vaillance et l'honneur de son temps? le sais-tu?

LE COMTE.

Peut-être.

D. RODRIGUE.

Cette ardeur que dans les yeux je porte,  
Sais-tu que c'est son sang? le sais-tu?

LE COMTE.

Que m'importe?

D. RODRIGUE.

A quatre pas d'ici je te le fais savoir.

LE COMTE.

Jeune présomptueux!

D. RODRIGUE.

Parle sans t'émuouvoir.

Je suis jeune, il est vrai; mais, aux âmes bien nées,  
La valeur n'attend point le nombre des années.

LE COMTE.

Te mesurer à moi! Qui t'a rendu si vain,  
Toi qu'on n'a jamais vu les armes à la main?

D. RODRIGUE.

Mes pareils à deux fois ne se font point connaître,  
Et pour leurs coups d'essai veulent des coups de maître.

LE COMTE.

Sais-tu bien qui je suis?

D. RODRIGUE.

Oui; tout autre que moi

Au seul bruit de ton nom pourrait trembler d'effroi.  
Les palmes dont je vois ta tête si couverte  
Semblent porter écrit le destin de ma perte.  
J'attaque en téméraire un bras toujours vainqueur;  
Mais j'aurai trop de force, ayant assez de cœur.  
A qui venge son père il n'est rien d'impossible :  
Ton bras est vaincu, mais non pas invincible.

LE COMTE.

Ce grand cœur, qui paraît aux discours que tu tiens,  
Par tes yeux, chaque jour, se découvrait aux miens;  
Et, croyant voir en toi l'honneur de la Castille,  
Mon âme avec plaisir te destinait ma fille.  
Je sais ta passion, et suis ravi de voir  
Que tous ses mouvements cèdent à ton devoir;  
Qu'ils n'ont point affaibli cette ardeur magnanime;  
Que ta haute vertu répond à mon estime;  
Et que, voulant pour gendre un cavalier parfait,  
Je ne me trompais point au choix que j'avais fait.

Mais je sens que pour toi ma pitié s'intéresse ;  
 J'admire ton courage, et je plains ta jeunesse,  
 Ne cherche point à faire un coup d'essai fatal ;  
 Dispense ma valeur d'un combat inégal ;  
 Trop peu d'honneur pour moi suivrait cette victoire.  
 A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire.  
 On te croirait toujours abattu sans effort ;  
 Et j'aurais seulement le regret de ta mort.

D. RODRIGUE.

D'une indigne pitié ton audace est suivie.  
 Qui m'ose ôter l'honneur craint de m'ôter la vie !

LE COMTE.

Retire-toi d'ici.

D. RODRIGUE.

Marchons sans discourir.

LE COMTE.

Es-tu si las de vivre ?

D. RODRIGUE.

As-tu peur de mourir ?

LE COMTE.

Viens, tu fais ton devoir, et le fils dégénère  
 Qui survit un moment à l'honneur de son père.

## SCÈNE III. — L'INFANTE, CHIMÈNE, LÉONOR.

L'INFANTE.

Apaise, ma Chimène, apaise ta douleur ;  
 Fais agir ta constance en ce coup de malheur ;  
 Tu reverras le calme après ce faible orage ;  
 Ton bonheur n'est couvert que d'un peu de nuage,  
 Et tu n'as rien perdu pour le voir différer.

CHIMÈNE.

Mon cœur, outré d'ennuis, n'ose rien espérer,  
 Un orage si prompt qui trouble une bonace,  
 D'un naufrage certain nous porte la menace ;  
 Je n'en saurais douter, je pérís dans le port.  
 J'ai jamais, j'étais aimée, et nos pères d'accord ;  
 Et je vous en contais la charmante nouvelle,  
 Au malheureux moment que naissait leur querelle,  
 Dont le récit fatal, sitôt qu'on vous l'a fait,  
 D'une si douce attente a ruiné l'effet.

Maudite ambition, détestable manie,  
 Dont les plus généreux souffrent la tyrannie !  
 Honneur impitoyable à mes plus chers désirs,  
 Que tu vas me coûter de pleurs et de soupirs !

L'INFANTE.

Tu n'as dans leur querelle aucun sujet de craindre :  
 Un moment l'a fait naître, un moment va l'éteindre.  
 Elle a fait trop de bruit pour ne pas s'accorder,  
 Puisque déjà le roi les veut accommoder ;  
 Et tu sais que mon âme, à tes ennuis sensible,  
 Pour en tarir la source y fera l'impossible.

CHIMÈNE.

Les accommodements ne font rien en ce point :  
 De si mortels affronts ne se réparent point.  
 En vain on fait agir la force ou la prudence ;  
 Si l'on guérit le mal, ce n'est qu'en apparence.  
 La haine, que les cœurs conservent au dedans,  
 Nourrit des feux cachés, mais d'autant plus ardents.

L'INFANTE.

Le saint nœud qui joindra don Rodrigue et Chimène  
 Des pères ennemis dissipera la haine ;  
 Et nous verrons bientôt votre amour le plus fort  
 Par un heureux hymen étouffer ce discord.

CHIMÈNE.

Je le souhaite ainsi plus que je ne l'espère :  
 Don Diègue est trop altier, et je connais mon père.  
 Je sens couler des pleurs que je veux retenir ;  
 Le passé me tourmente, et je crains l'avenir.

L'INFANTE.

Que crains-tu ? d'un vieillard l'impuissante faiblesse ?

CHIMÈNE.

Rodrigue a du courage.

L'INFANTE.

Il a trop de jeunesse.

CHIMÈNE.

Les hommes valeureux le sont du premier coup.

L'INFANTE.

Tu ne dois pas pourtant le redouter beaucoup ;  
 Il est trop amoureux pour te vouloir déplaire ;  
 Et deux mots de ta bouche arrêtent sa colère.

CHIMÈNE.

S'il ne m'obéit point, quel comble à mon ennui!  
Et, s'il peut m'obéir, que dira-t-on de lui?  
Étant né ce qu'il est, souffrir un tel outrage!  
Soit qu'il cède ou résiste au feu qui me l'engage,  
Mon esprit ne peut qu'être ou honteux ou confus  
De son trop de respect, ou d'un juste refus.

L'INFANTE.

Chimène a l'âme haute, et, quoique intéressée,  
Elle ne peut souffrir une basse pensée;  
Mais si, jusques au jour de l'accommodement,  
Je fais mon prisonnier de ce parfait amant,  
Et que j'empêche ainsi l'effet de son courage,  
Ton esprit amoureux n'aura-t-il point d'ombrage?

CHIMÈNE.

Ah! madame, en ce cas, je n'ai plus de souci.

SCÈNE IV. — L'INFANTE, CHIMÈNE, LÉONOR, LE PAGE.

L'INFANTE.

Page, cherchez Rodrigue, et l'amenez ici.

LE PAGE.

Le comte de Gormas et lui...

CHIMÈNE.

Bon Dieu! je tremble.

L'INFANTE.

Parlez.

LE PAGE.

De ce palais ils sont sortis ensemble.

CHIMÈNE.

Seuls?

LE PAGE.

Seuls, et qui semblaient tout bas se quereller.

CHIMÈNE.

Sans doute ils sont aux mains, il n'en faut plus parler.  
Madame, pardonnez à cette promptitude.

SCÈNE V. — L'INFANTE, LÉONOR.

L'INFANTE.

Hélas! que dans l'esprit je sens d'inquiétude!  
Je pleure ses malheurs, son amant me ravit;

Mon repos m'abandonne, et ma flamme revit.  
Ce qui va séparer Rodrigue de Chimène  
Fait renaitre à la fois mon espoir et ma peine;  
Et leur division, que je vois à regret,  
Dans mon esprit charmé jette un plaisir secret.

LÉONOR.

Cette haute vertu, qui règne dans votre âme,  
Se rend-elle sitôt à cette lâche flamme?

L'INFANTE.

Ne la nomme point lâche, à présent que chez moi  
Pompeuse et triomphante elle me fait la loi;  
Porte-lui du respect, puisqu'elle m'est si chère.  
Ma vertu la combat, mais, malgré moi, j'espère;  
Et d'un si fol espoir mon cœur mal défendu,  
Vole après un amant que Chimène a perdu.

LÉONOR.

Vous laissez choir ainsi ce glorieux courage,  
Et la raison chez vous perd ainsi son usage?

L'INFANTE.

Ah! qu'avec peu d'effet on entend la raison,  
Quand le cœur est atteint d'un si charmant poison!  
Et, lorsque le malade aime sa maladie,  
Qu'il a peine à souffrir que l'on y remédie!

LÉONOR.

Votre espoir vous séduit, votre mal vous est doux;  
Mais enfin ce Rodrigue est indigne de vous.

L'INFANTE.

Je ne le sais que trop; mais, si ma vertu cède,  
Apprends comme l'amour flatte un cœur qu'il possède.  
Si Rodrigue une fois sort vainqueur du combat,  
Si dessous sa valeur ce grand guerrier s'abat,  
Je puis en faire cas, je puis l'aimer sans honte.  
Que ne fera-t-il point s'il peut vaincre le comte!  
J'ose m'imaginer qu'à ses moindres exploits  
Les royaumes entiers tomberont sous ses lois;  
Et mon amour flatteur déjà se persuade  
Que je le vois assis au trône de Grenade,  
Les Maures subjugués trembler en l'adorant,  
L'Aragon recevoir ce nouveau conquérant,  
Le Portugal se rendre, et ses nobles journées  
Porter delà les mers ses hautes destinées;

Du sang des Africains arroser ses lauriers ;  
Enfin, tout ce qu'on dit des plus fameux guerriers,  
Je l'attends de Rodrigue après cette victoire,  
Et fais de son amour un sujet de ma gloire.

LÉONOR.

Mais, madame, voyez où vous portez son bras,  
Ensuite d'un combat qui peut-être n'est pas.

L'INFANTE.

Rodrigue est offensé, le comte a fait l'outrage ;  
Ils sont sortis ensemble, en faut-il davantage ?

LÉONOR.

Eh bien, ils se battront, puisque vous le voulez ;  
Mais Rodrigue ira-t-il si loin que vous allez ?

L'INFANTE.

Que veux-tu ? je suis folle, et mon esprit s'égare ;  
Tu vois par là quels maux cet amour me prépare.  
Viens dans mon cabinet consoler mes ennuis ;  
Et ne me quitte point dans le trouble où je suis.

SCÈNE VI. — D. FERNAND, D. ARIAS, D. SANCHE.

D. FERNAND.

Le comte est donc si vain et si peu raisonnable !  
Ose-t-il croire encor son crime pardonnable ?

D. ARIAS.

Je l'ai, de votre part, longtemps entretenu.  
J'ai fait mon pouvoir, sire, et n'ai rien obtenu.

D. FERNAND.

Justes dieux ! ainsi donc un sujet téméraire  
A si peu de respect et de soin de me plaire !  
Il offense don Diègue, et méprise son roi !  
Au milieu de ma cour il me donne la loi !  
Qu'il soit brave guerrier, qu'il soit grand capitaine,  
Je saurai bien rabattre une humeur si hautaine ;  
Fût-il la valeur même, et le dieu des combats,  
Il verra ce que c'est que de n'obéir pas.  
Quoi qu'ait pu mériter une telle insolence,  
Je l'ai voulu d'abord traiter sans violence ;  
Mais, puisqu'il en abuse, allez, dès aujourd'hui,  
Soit qu'il résiste ou non, vous assurer de lui.

D. SANCHE.

Peut-être un peu de temps le rendrait moins rebelle ;  
On l'a pris tout bouillant encor de sa querelle ;  
Sire, dans la chaleur d'un premier mouvement,  
Un cœur si généreux se rend malaisément.  
Il voit bien qu'il a tort, mais une âme si haute  
N'est pas sitôt réduite à confesser sa faute.

D. FERNAND.

Don Sanche, taisez-vous, et soyez averti  
Qu'on se rend criminel à prendre son parti.

D. SANCHE.

J'obéis, et me tais ; mais, de grâce encor, sire,  
Deux mots en sa défense.

D. FERNAND.

Et que pourrez-vous dire ?

D. SANCHE.

Qu'une âme accoutumée aux grandes actions  
Ne se peut abaisser à des submissions ;  
Elle n'en conçoit point qui s'expliquent sans honte ;  
Et c'est à ce mot seul qu'a résisté le comte.  
Il trouve en son devoir un peu trop de rigueur,  
Et vous obéirait s'il avait moins de cœur.  
Commandez que son bras, nourri dans les alarmes,  
Répare cette injure à la pointe des armes ;  
Il satisfera, sire ; et vienne qui voudra,  
Attendant qu'il l'ait su, voici qui répondra.

D. FERNAND.

Vous perdez le respect : mais je pardonne à l'âge,  
Et j'excuse l'ardeur en un jeune courage.  
Un roi dont la prudence a de meilleurs objets,  
Est meilleur ménager du sang de ses sujets :  
Je veille pour les miens, mes soucis les conservent,  
Comme le chef a soin des membres qui le servent.  
Ainsi votre raison n'est pas raison pour moi ;  
Vous parlez en soldat, je dois agir en roi ;  
Et, quoi qu'on veuille dire, et quoi qu'il ose croire,  
Le comte à m'obéir ne peut perdre sa gloire.  
D'ailleurs l'affront me touche ; il a perdu d'honneur  
Celui que de mon fils j'ai fait le gouverneur.  
S'attaquer à mon choix, c'est se prendre à moi-même,  
Et faire un attentat sur le pouvoir suprême.

N'en parlons plus. Au reste, on a vu dix vaisseaux  
De nos vieux ennemis arborer les drapeaux ;  
Vers la bouche du fleuve ils ont osé paraître.

D. ARIAS.

Les Maures ont appris par force à vous connaître,  
Et, tant de fois vaincus, ils ont perdu le cœur  
De se plus hasarder contre un si grand vainqueur.

D. FERNAND.

Ils ne verront jamais sans quelque jalousie  
Mon sceptre, en dépit d'eux, régir l'Andalousie ;  
Et ce pays si beau, qu'ils ont trop possédé,  
Avec un œil d'envie est toujours regardé.  
C'est l'unique raison qui m'a fait dans Séville  
Placer depuis dix ans le trône de Castille,  
Pour les voir de plus près, et d'un ordre plus prompt  
Renverser aussitôt ce qu'ils entreprendront.

D. ARIAS.

Ils savent, aux dépens de leurs plus dignes têtes,  
Combien votre présence assure vos conquêtes :  
Vous n'avez rien à craindre.

D. FERNAND.

Et rien à négliger.

Le trop de confiance attire le danger,  
Et vous n'ignorez pas qu'avec fort peu de peine  
Un flux de pleine mer jusqu'ici les amène.  
Toutefois j'aurais tort de jeter dans les cœurs,  
L'avis étant mal sûr, de paniques terreurs.  
L'effroi que produirait cette alarme inutile,  
Dans la nuit qui survient troublerait trop la ville :  
Faites doubler la garde aux murs et sur le port.  
C'est assez pour ce soir.

SCÈNE VII. — D. FERNAND, D. ALONSE, D. SANCHE,

D. ARIAS.

D. ALONSE.

Sire, le comte est mort.

Don Diègue, par son fils, a vengé son offense.

D. FERNAND.

Dès que j'ai su l'affront, j'ai prévu la vengeance ;  
Et j'ai voulu dès lors prévenir ce malheur.

D. ALONSE.

Chimène à vos genoux apporte sa douleur ;  
Elle vient tout en pleurs vous demander justice.

D. FERNAND.

Bien qu'à ses déplaisirs mon âme compatisse,  
Ce que le comte a fait semble avoir mérité  
Ce digne châtiment de sa témérité.  
Quelque juste pourtant que puisse être sa peine,  
Je ne puis sans regret perdre un tel capitaine.  
Après un long service à mon État rendu,  
Après son sang pour moi mille fois répandu,  
A quelques sentiments que son orgueil m'oblige,  
Sa perte m'affaiblit, et son trépas m'afflige.

SCÈNE VIII. — D. FERNAND, D. DIÈGUE, CHIMÈNE,  
D. SANCHE, D. ARIAS, D. ALONSE.

CHIMÈNE.

Sire, sire, justice !

D. DIÈGUE.

Ah ! sire, écoutez-nous.

CHIMÈNE.

Je me jette à vos pieds.

D. DIÈGUE.

J'embrasse vos genoux.

CHIMÈNE.

Je demande justice.

D. DIÈGUE.

Entendez ma défense.

CHIMÈNE.

D'un jeune audacieux punissez l'insolence :  
Il a de votre sceptre abattu le soutien,  
Il a tué mon père.

D. DIÈGUE.

Il a vengé le sien.

CHIMÈNE.

Au sang de ses sujets un roi doit la justice.

D. DIÈGUE.

Pour la juste vengeance il n'est point de supplice.

D. FERNAND.

Levez-vous l'un et l'autre, et parlez à loisir.

Chimène, je prends part à votre déplaisir ;  
D'une égale douleur, je sens mon âme atteinte.

A don Diègue.

Vous parlerez après ; ne troublez pas sa plainte.

CHIMÈNE.

Sire, mon père est mort ; mes yeux ont vu son sang  
Couler à gros bouillons de son généreux flanc ;  
Ce sang qui tant de fois garantit vos murailles,  
Ce sang qui tant de fois vous gagna des batailles,  
Ce sang qui tout sorti fume encor de courroux  
De se voir répandu pour d'autres que pour vous,  
Qu'au milieu des hasards n'osait verser la guerre,  
Rodrigue en votre cour vient d'en couvrir la terre.  
J'ai couru sur le lieu, sans force et sans couleur ;  
Je l'ai trouvé sans vie. Excusez ma douleur,  
Sire, la voix me manque à ce récit funeste ;  
Mes pleurs et mes soupirs vous diront mieux le reste.

D. FERNAND.

Prends courage, ma fille, et sache qu'aujourd'hui  
Ton roi te veut servir de père au lieu de lui.

CHIMÈNE.

Sire, de trop d'honneur ma misère est suivie.  
Je vous l'ai déjà dit, je l'ai trouvé sans vie ;  
Son flanc était ouvert ; et, pour mieux m'émouvoir,  
Son sang sur la poussière écrivait mon devoir ;  
Ou plutôt sa valeur, en cet état réduite,  
Me parlait par sa plaie et hâtait ma poursuite ;  
Et, pour se faire entendre au plus juste des rois,  
Par cette triste bouche elle empruntait ma voix.  
Sire, ne souffrez pas que sous votre puissance  
Règne devant vos yeux une telle licence ;  
Que les plus valeureux, avec impunité,  
Soient exposés aux coups de la témérité ;  
Qu'un jeune audacieux triomphe de leur gloire,  
Se baigne dans leur sang et brave leur mémoire.  
Un si vaillant guerrier qu'on vient de vous ravir  
Éteint, s'il n'est vengé, l'ardeur de vous servir.  
Enfin, mon père est mort, j'en demande vengeance,  
Plus pour votre intérêt que pour mon allégeance.  
Vous perdez en la mort d'un homme de son rang ;  
Vengez-la par une autre, et le sang par le sang.

Immolez, non à moi, mais à votre couronne,  
Mais à votre grandeur, mais à votre personne ;  
Immolez, dis-je, sire, au bien de tout l'État  
Tout ce qu'enorgueillit un si grand attentat.

D. FERNAND.

Don Diègue, répondez.

D. DIÈGUE.

Qu'on est digne d'envie  
Lorsqu'en perdant la force on perd aussi la vie !  
Et qu'un long âge apprête aux hommes généreux,  
Au bout de leur carrière, un destin malheureux !  
Moi, dont les longs travaux ont acquis tant de gloire,  
Moi, que jadis partout a suivi la victoire,  
Je me vois aujourd'hui, pour avoir trop vécu,  
Recevoir un affront et demeurer vaincu.  
Ce que n'a pu jamais combat, siège, embuscade,  
Ce que n'a pu jamais Aragon ni Grenade,  
Ni tous vos ennemis, ni tous mes envieux,  
Le comte en votre cour l'a fait presque à vos yeux,  
Jaloux de votre choix, et fier de l'avantage  
Que lui donnait sur moi l'impuissance de l'âge.  
Sire, ainsi ces cheveux blanchis sous le harnois,  
Ce sang pour vous servir prodigué tant de fois,  
Ce bras jadis l'effroi d'une armée ennemie,  
Descendaient au tombeau tout chargés d'infamie,  
Si je n'eusse produit un fils digne de moi,  
Digne de son pays et digne de son roi.  
Il m'a prêté sa main, il a tué le comte ;  
Il m'a rendu l'honneur, il a lavé ma honte.  
Si montrer du courage et du ressentiment,  
Si venger un soufflet mérite un châtement,  
Sur moi seul doit tomber l'éclat de la tempête :  
Quand le bras a failli, l'on en punit la tête.  
Qu'on nomme crime ou non ce qui fait nos débats,  
Sire, j'en suis la tête, il n'en est que le bras.  
Si Chimène se plaint qu'il a tué son père,  
Il ne l'eût jamais fait si je l'eusse pu faire.  
Immolez donc ce chef que les ans vont ravir,  
Et conservez pour vous le bras qui peut servir.  
Aux dépens de mon sang satisfaites Chimène :  
Je n'y résiste point, je consens à ma peine ;

Et, loin de murmurer d'un rigoureux décret,  
Mourant sans déshonneur, je mourrai sans regret.

D. FERNAND.

L'affaire est d'importance, et, bien considérée,  
Mérite en plein conseil d'être délibérée.

Don Sanche, remettez Chimène en sa maison.  
Don Diègue aura ma cour et sa foi pour prison.  
Qu'on me cherche son fils. Je vous ferai justice.

CHIMÈNE.

Il est juste, grand roi, qu'un meurtrier périsse.

D. FERNAND.

Prends du repos, ma fille, et calme tes douleurs.

CHIMÈNE.

M'ordonner du repos, c'est croire mes malheurs.

## ACTE TROISIÈME.

### SCÈNE I. — D. RODRIGUE, ELVIRE.

ELVIRE.

Rodrigue, qu'as-tu fait? où viens-tu, misérable?

D. RODRIGUE.

Suivre le triste cours de mon sort déplorable.

ELVIRE.

Où prends-tu cette audace et ce nouvel orgueil  
De paraître en des lieux que tu remplis de deuil?  
Quoi! viens-tu jusqu'ici braver l'ombre du comte?  
Ne l'as-tu pas tué?

D. RODRIGUE.

Sa vie était ma honte;  
Mon honneur de ma main a voulu cet effort.

ELVIRE.

Mais chercher ton asile en la maison du mort!  
Jamais un meurtrier en fit-il son refuge?

D. RODRIGUE.

Et je n'y viens aussi que m'offrir à mon juge.  
Ne me regarde plus d'un visage étonné;

Je cherche le trépas après l'avoir donné.

Mon juge est mon amour, mon juge est ma Chimène:  
Je mérite la mort de mériter sa haine,  
Et j'en viens recevoir, comme un bien souverain,  
Et l'arrêt de sa bouche, et le coup de sa main.

ELVIRE.

Fuis plutôt de ses yeux, fuis de sa violence;  
A ses premiers transports dérober ta présence.  
Va, ne l'expose point aux premiers mouvements  
Que poussera l'ardeur de ses ressentiments.

D. RODRIGUE.

Non, non, ce cher objet, à qui j'ai pu déplaire,  
Ne peut pour mon supplice avoir trop de colère;  
Et j'évite cent morts qui me vont accabler.  
Si pour mourir plus tôt je la puis redoubler.

ELVIRE.

Chimène est au palais, de pleurs toute baignée,  
Et n'en reviendra point que bien accompagnée.  
Rodrigue, fuis, de grâce, ôte-moi de souci.  
Que ne dira-t-on point si l'on te voit ici?  
Veux-tu qu'un médisant, pour comble à sa misère,  
L'accuse d'y souffrir l'assassin de son père?  
Elle va revenir; elle vient, je la voi:  
Du moins, pour son honneur, Rodrigue, cache-toi.

### SCÈNE II. — D. SANCHE, CHIMÈNE, ELVIRE.

D. SANCHE.

Oui, madame, il vous faut de sanglantes victimes:  
Votre colère est juste, et vos pleurs légitimes;  
Et je n'entreprends pas, à force de parler,  
Ni de vous adoucir, ni de vous consoler.  
Mais, si de vous servir je puis être capable,  
Employez mon épée à punir le coupable;  
Employez mon amour à venger cette mort:  
Sous vos commandements mon bras sera trop fort.

CHIMÈNE.

Malheureuse!

D. SANCHE.

De grâce, acceptez mon service.